

Odette Laure et Claude Véga



POURQUOI les auteurs de bonnes chansons tiennent-ils toujours à les interpréter eux-mêmes, quand ils peuvent les confier à des Piaf, Montand ou Sauvage ? Léo Ferré tombe dans le panneau à l'Olympia : veston croisé, lunettes de fer, front haut, l'air triste et intelligent d'un professeur de mathématiques spéciales avec un flamboyant et inutile rappel de l'anarchisme du monsieur : un col de chemise rouge et une pochette de même couleur qui jouent les pavillons.

Elles possèdent tellement de qualités, les chansons de Léo Ferré, que l'interprète fait un temps illusion : d'autant plus qu'il débute par « J'ai dans la tête un vieux banjo de 1925 », excellente nouveauté dont le parfum poétique séduit immédiatement. Mais vite on remarque, en retrouvant les vieux succès « Le Piano du pauvre », « Paris-Canaille » et les autres que la présentation de Ferré accentue désagréablement le côté morbide de ses chansons et surtout qu'il les prive du rythme et de l'entrain qu'elles réclament. Il se donne pourtant beaucoup de mal et la mise en scène de « Monsieur William » appelle justement les applaudissements. Mais sa puissance et sa conviction ne suffisent pas ; même des découvertes théâtrales — l'apparition de l'accordéoniste aux dernières mesures du « Piano » — ne sauraient remplacer la gouaille souriante d'une Patachou, par exemple.

Et puis le parolier se laisse un peu aller, sa verve le grise et il accumule tellement d'images au vitriol et de variations argo-

tiques que l'on sent pointer le procédé : « Vise la réclame » ou « L'Ame du rouquin », c'est toujours la poésie du faubourg, des affiches et de l'ivrogne, quelle affreuse monotonie ! Quel nouveau Trenet viendra chanter la joie de vivre ?

Quant à « Merci mon Dieu », espérons que Ferré saura l'enlever de son répertoire. Ne singe pas qui veut l'émouvante « Prière » de Francis Jammes...

Au même programme, Odette Laure affirme une fois de plus ses dons de fantaisiste et son métier. A l'aise dans la romance (« Au bois de Chaville ») comme dans la chanson cruelle (« Le mariage ») voire grinçante et inquiétante (« Je suis folle »), que lui manque-t-il pour accéder au rang de grande vedette ? Sans doute un répertoire bien à elle, car elle n'a pas su, depuis « Moi j'tricote », s'approprier d'autres succès : elle oscille entre la comédie genre Frères Jacques, la parodie (« Le Tango immobile »), ou la chansonnette cantinière (« Le Petit Officier de marine »). Mais tout cela ne lui enlève rien de son charme « parigot » et dynamique qui porte sur le public avec une rare précision.

Comment ne pas s'extasier sur les dans d'imitateur du jeune Claude Véga. Depuis Jean Raymond, nous n'avons pas connu un tel artiste... Il ne se contente pas de « chiper » les intonations de toutes nos vedettes — et pas seulement les vieilles gloires, celles qu'on imite toujours, mais aussi Mick Michey, Jean Richard et tous les nouveaux — il se livre en même temps à un travail satirique de chansonnier de grande classe, et ses sketches parodiques débordent de sel.

J.-G. M.

◀ De haut en bas : Odette Laure, Léo Ferré, Claude Véga, dans le spectacle de l'Olympia.